

Les avatars de l'explication étymologique de (esp., port.) tomar

Autor(en): **Malkiel, Yakov**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **54 (1990)**

Heft 213-214

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-399857>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES AVATARS DE L'EXPLICATION ÉTYMOLOGIQUE DE (ESP., PORT.) *TOMAR*

I.

On est désolé de devoir constater, de prime abord, que l'historique des hypothèses portant sur l'étymologie du verbe espagnol et portugais *tomar* 'prendre' paraît représenter une longue chaîne d'erreurs, de reprises d'erreurs, de malentendus, de contradictions et de conjectures hasardées à l'aveuglette. Aucun romanisant de bon aloi n'éprouvera la moindre satisfaction en découvrant que les erreurs les plus scandaleuses dans ce domaine réduit, mais tout de même important, ont été commises par des maîtres de la taille de Hugo Schuchardt et de Wilhelm Meyer-Lübke. On en reparlera; mais il ne manque pas non plus d'autres surprises. Ainsi, vers 1885, tout le monde, en France aussi bien qu'en Allemagne, était d'accord que l'idée d'un savant zurichois presque oublié de nos jours, à savoir Fr. Settegast, de voir dans le verbe latin *MUTUARE* (ou plutôt *-ARI*) 'emprunter' la source de *tomar*, avait été un déplorable faux pas qu'il valait mieux oublier. Figurez-vous donc la surprise de n'importe quel lecteur moderne qui, en consultant ingénûment le dictionnaire d'un savant assez respecté, Vicente García de Diego, apprend que la seule explication solide de *tomar* était précisément l'hypothèse de sa descendance, en ligne droite, de ce verbe latin. L'opinion, formulée au plus tard en 1957, attribuait d'ailleurs l'hypothèse en question non pas à son véritable inventeur, mais à... Gaston Paris qui, en réalité, avait été fort sceptique sur ce point — et pour cause.

Le chroniqueur des « théories » se voit condamné à éprouver d'autres chocs encore et à essayer d'autres défaites cuisantes. N'est-il pas, à tout le moins, curieux que celui qui finit par mettre les médiévistes sur la bonne voie — ne fût-ce qu'indirectement —, à savoir Pio Rajna (1919), n'était au fond pas du tout un linguiste au sens professionnel du mot, mais plutôt un spécialiste, de premier ordre, dans le domaine voisin, mais distinct, de la littérature romane du Moyen Age? (Il est vrai que, précisément à ce tournant de l'histoire, un Joseph Bédier retouchait le style de la *Généalogie des noms de l'abeille* de Jules Gilliéron et a réussi ainsi à en redoubler, voire tripler, les répercussions.) Ce qui est encore plus troublant,

c'est que — à moins que je ne me trompe foncièrement — l'idée de Rajna, applaudie par Jakob Jud et, de nos jours, défendue en dernier lieu par Juan Corominas, idée qui en appelle à (AU)TUMĀRE comme ancêtre de *tomar*, ne représente pas non plus la solution définitive de l'énigme; au moins eut-elle le mérite de détourner résolument l'attention des bases — réelles ou reconstruites, fussent-elles grecques, latines, paléo-germaniques ou onomatopéiques — dont le seul mérite consistait en ce qu'elles commençaient par un *t-*. Et voici un nouveau contretemps: m'étant décidé, il y a plus d'une décennie, à présenter une explication nouvelle, qui, elle, prenait comme point de départ une interprétation facétieuse de (AES)TUMĀRE (variante archaïque de AESTIMĀRE) 'estimer (l'impôt qu'un sujet doit à la couronne)' > 'le priver de ses possessions, lui ôter ses ressources, lui enlever (= prendre) son argent'⁽¹⁾, j'ai dû constater, à contre-cœur, que cette interprétation, pourtant nouvelle, n'entraînait pas le moindre retentissement⁽²⁾.

Il serait facile d'allonger cet inventaire de bizarreries, paradoxes et désillusions. La conséquence de tout cela fut que *tomar*, ayant acquis la réputation d'un mot intraitable, capricieux ou mystérieux, cessa d'intéresser la plupart des grammairiens d'orientation diachronique et même certains étymologistes, qui ne tardèrent point à apprendre l'art d'éviter complètement sa discussion⁽³⁾.

(1) C'est précisément comme appendice à un article consacré aux contacts, à partir du latin ecclésiastique, des deux verbes BLASPHEMĀRE et AESTIMĀRE, que j'ai, pour la première fois, proposé cette explication; voir *R.Ph.*, t. 30: 1 (1976), pp. 102-117; et, tout spécialement, pp. 115-117. Par une fâcheuse coïncidence, j'avais, ici même, t. 39 (1975), pp. 255-295, surtout aux pp. 264-265, examiné le problème dans un autre contexte («Deux catégories d'étymologies intéressantes»), formulant une conclusion assez différente. L'article en question, traduit en italien, figure dans la collection d'essais *Prospettive della ricerca etimologica*, Naples, 1988, pp. 77-123 et 136-137.

(2) J'ai déniché une allusion fugace dans l'excellent annuaire qu'est devenu le *Y.W.M.L.S.*, t. 38 (1976), p. 236 (C.J. Pountain). Mais les lexicographes professionnels paraissent ne pas y avoir prêté la moindre attention. L'article fut réimprimé dans le recueil *From Particular to General Linguistics*, Amsterdam, 1983, avec quelques observations supplémentaires; voir les pp. 19, 543-558 et 590 et s.

(3) Voici quelques exemples de réticence discrète, à partir du début du XIX^e siècle et jusqu'à nos jours: R. Cabrera, *Diccionario de etimologías de la lengua castellana*, t. 2, éd. J.P. Ayegui (l'auteur étant mort en 1833), Madrid, 1837; A. Scheler, Supplément à Fr. Diez, *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen*, 5^e éd. (posthume), Bonn, 1887, p. 778; J.D.M. Ford, *Old Spanish Readings, Selected on the Basis of Critically Edited Texts*, Boston, etc. 1911, 1939, p. 299b: «Origin unknown»; G. Gómez de Silva, *Elsevier's*

II.

Avant de se jeter, à corps perdu, dans l'examen d'une question aussi touffue que la provenance de *tomar*, il est utile de discuter, au préalable, certains ingrédients du problème dont il faudra tenir compte constamment.

1° *Tomar*, de nos jours, est un verbe employé avec une fréquence étonnante, ce qui ressort des données statistiques dont on dispose commodément à présent, à l'aide des dictionnaires de fréquence et de pareils instruments de travail qu'on a inventés au cours du dernier demi-siècle⁽⁴⁾.

Concise Spanish Etymological Dictionary, Amsterdam, etc., 1985, p. 520a: «...of disputed origin». On fournira d'autres exemples encore de mutisme assez éloquent. Comment ne pas applaudir le bon goût de G. Paris, qui, en mentionnant dans sa revue, t. 12 (1883), p. 133, la thèse absurde de Settegast, se contenta d'un point d'interrogation et, sept ans plus tard, à la p. 619 du t. 19, eut recours à un expédient syntaxique pour se distancer prudemment de l'idée fantaisiste de Schuchardt: «Esp., port. *tomar*; serait une variante du *tombare* qui en roman, a développé des sens si multiples». Sous ce rapport on consultera avec profit l'opuscule tout récent de P. Desmet et P. Swiggers: *Gaston Paris: Aspects linguistiques d'une œuvre philologique*, Louvain/Leuven, 1989 («Preprint» num. 125).

Plusieurs savants de premier ordre surent se tirer d'affaire en ne mentionnant que l'aspect syntaxique (qui, en effet, ne manque pas d'intérêt) de l'emploi de *tomar*. Ce fut le cas de W. Meyer-Lübke, *Grammatik der romanischen Sprachen*, t. 3: *Syntax*, Leipzig, 1899, §§ 375 et 387, pour le castillan et le portugais; et de F. Hanssen, *Gramática histórica de la lengua castellana*, Halle, 1913, §§ 691, 698, 708. Quant à R. Menéndez Pidal, il put se permettre le luxe de passer sous silence le problème épineux de l'origine de ce mot non seulement dans son *Manual de gramática histórica española* (même dans la 6^e édition, Madrid, 1941, de beaucoup la plus détaillée), mais aussi dans le glossaire qui accompagne son édition monumentale du *Poema de Mio Cid* (Madrid, 1908-11; 1946-48), ce qui équivalait à un tour de force, puisqu'il y donne, en principe, les étymologies de tous les mots du texte (mais on appréciera son savoureux commentaire sémantique aux pp. 808 et s.). Voir *infra* une observation sur le précieux commentaire que le maître madrilène fit, sur l'emploi de *tomar* et de ses synonymes, dans son chef-d'œuvre, *Orígenes del español*.

- (4) Ainsi, H. Keniston, après avoir déclaré que l'emploi le plus commun de *tomar*, de nos jours, était comme équivalent de 'to take, drink (a beverage), buy (a ticket)', le rangea dans la catégorie des mots «fondamentaux et d'importance structurale» — le groupe privilégié par excellence du lexique; voir son livre, très utile à cet égard, *A Standard List of Spanish Words and Idioms*, Boston etc., 1941, pp. 61b, 69. Le même savant, dans un travail de grande envergure et d'une remarquable rigueur, démontra que *tomar*, déjà au seuil et surtout au cours du XVI^e siècle, avait fait d'énormes progrès en fonctionnant comme verbe auxiliaire et comme verbe réfléchi et en s'acquittant d'autres responsabilités encore; voir *The Syntax of Castilian Prose: The Sixteenth Century*,

Or, ce n'était pas le cas auparavant: bien qu'on trouve des exemples de *tomar* dans les textes médiévaux, on ne peut nullement affirmer qu'il s'agissait, à ce niveau chronologique ou stratigraphique, du principal porteur de la signification 'prendre'. C. Michaëlis de Vasconcelos, sans s'étendre sur la source de *tomar* en ancien portugais, constata qu'il s'agissait d'un verbe de souche ancienne et rustique, mais son propre commentaire prouve qu'il était beaucoup plus rare que *prender*⁽⁵⁾. R. Menéndez Pidal, tout en hésitant à communiquer ses idées sur la généalogie du mot en question, observa à une étape ultérieure de sa carrière que, dans les documents rédigés en ancien léonais, on dépistait plutôt des vestiges isolés de *fillar* 'prendre', dont on avait, d'ailleurs, établi la présence en ancien portugais, vestiges que K. Pietsch, lui, avait reconstruits dans certains passages de textes médiévaux rédigés en ancien espagnol mais qui présupposaient des originaux (perdus) écrits en un dialecte péninsulaire «occidental». Et Menéndez Pidal d'en tirer la conclusion fort persuasive: «Sería muy provechosa una monografía sobre la complicada historia de *prender, tomar, coger, fillar, agarrar, apañar, etc.*»⁽⁶⁾. Le travail présent ne peut aspirer qu'à combler une seule de ces nombreuses lacunes!

2° Un autre problème capital, c'est la gamme des nuances sémantiques. 'Prendre', au fond, peut soit signifier 'recevoir (paisiblement) ce qu'on vous offre, qu'il s'agisse d'un don, d'un legs ou d'un achat' (dans ce cas il s'oppose à 'donner'); soit évoquer un simple geste: 'étendre la main et la serrer en saisissant un certain objet qui vous appartient déjà'; soit équivaloir à 'saisir violemment', 'arracher', 's'emparer de'. Entre ces extrêmes, il ne manque pas de nuances intermédiaires, c'est un fait; mais si l'on observe les choses sous un angle historique, on ne manquera pas d'observer que le processus le plus commun, c'est l'affaiblissement secon-

Chicago, 1937, p. 748b. Il suffit d'ajouter un seul renvoi aux recherches plus récentes, conduites à l'aide d'un ordinateur: le *Frequency Dictionary of Spanish Words* de A. Juilland et E. Chang-Rodríguez (La Haye, 1964, pp. 356c-357a): non seulement étale-t-il la fréquence de chaque membre du paradigme du verbe fini *tomar* ainsi que du participe passé et du gérondif, mais — qui plus est — il fournit la preuve, par son silence, de la relative insignifiance, dans ce cadre particulier, de tous les dérivés comme *toma* 'prise', etc.

(5) «Glossário do *Cancioneiro da Ajuda*», *Revista Lusitana*, t. 23 (1920; mais rédigé vers 1905), p. 89b. N'ayant rencontré que deux exemples du verbe dans ce recueil de poésies lyriques (et un seul exemple supplémentaire dans le recueil parallèle de Colocci-Brancuti), l'auteur formula ainsi ses impressions de l'état des choses: «Verbo privativamente peninsular, usado desde os primeiros monumentos da literatura; pertencia provávelmente ao *sermo rusticus*».

(6) *Orígenes del español; estado lingüístico de la península ibérica hasta el siglo XI* (= *Obras completas*, t. 8), Madrid, 1950, § 83.3.

daire et graduel d'un sens primitif fort énergique. En latin, PRAEHENDERE voulait dire 'saisir', en appliquant la force, voire la contrainte. En espagnol, *prender* 'captiver, capturer, emprisonner' a gardé cette nuance qu'on chercherait en vain en scrutant l'inventaire sémantique de ses équivalents français (*prendre*) ou italien (*prendere*). *Saisir*, mot d'origine germanique, était doué jadis d'une énergie prodigieuse qu'on reconnaît encore dans certains dérivés (*sais-ine, -ie*), mais qui semble s'être évaporée dans des formules de courtoisie comme: *je saisis cette occasion...*; on en trouvera de curieux parallèles dans l'histoire de l'anglais (*to seize*) et de l'allemand (*ergreifen*). La construction impersonnelle du verbe coïncide fréquemment avec un pâlisement au niveau sémantique; comparez le lat. CAPIT '(il, elle) saisit' avec l'esp. *cabe* 'il est de rigueur, il faut', 'il est possible', et observez le contraste, en russe, entre *xvatát* 's'emparer de' et *xvatájet* 'il suffit', *nexvatájet* 'il manque, il n'y a pas assez de'. Or, pour en revenir à l'espagnol, le verbe *tomar*, même en plein Moyen Age, ne suggère qu'à titre d'exception des gestes violents ou des actions frappantes, saillantes et accompagnées de bruit. Voici la gamme de nuances que suggère Menéndez Pidal au bout de dix ans de recherches pour son emploi dans le *Poema de Mio Cid*: 'coger, asir', 'coger, quitar'; 'recibir, alcanzar', 'acertar'; et, comme verbe réfléchi, 'comenzar', ce qui correspond exactement au fr. *se prendre à*. Le verbe par excellence qui désigne certaines opérations décisives — soit militaires, soit civiles — continue d'être *prender* (p. 808 et s.). *Tomar* est un synonyme d'étendue encore assez modeste, mais doué d'une élasticité qui semble lui offrir la séduisante perspective de pouvoir acquérir, peu à peu, la portée sémantique du verbe principal dans ce domaine si sujet aux variations.

En tous cas, il n'est pas licite d'affirmer que *tomar* a fini par remplacer *prender* grâce à l'insuffisance ou au manque total d'expressivité de ce dernier — tout comme *tomber* s'est substitué à *ch(e)oir* < CADERE à un moment donné de l'évolution du français⁽⁷⁾.

3° Dans une langue indo-européenne, y compris le latin (même à son stade tardif et différencié qu'on désigne comme roman), il est tout naturel qu'un verbe de l'importance capitale de 'prendre' soit entouré non seulement de dérivés à suffixe, mais aussi de formations à préfixe (que l'école de Meillet et en partie celle de Meyer-Lübke, considérait comme des mots composés). Ainsi, à côté de *nehmen* on rencontre, en allemand moderne, *ab-, be-, ent-, hin-, über-, unter-, ver-, vor-, zu-, zurück-nehmen* et, au

(7) L'histoire mouvementée de ce processus est le sujet de la thèse de doctorat de E. Weich, *Lateinisch CADERE im Französischen*, Gießen, 1922, accueillie en Allemagne avec une bienveillance remarquable.

surplus, *genehmigen*. Le russe, lui, réussit à réconcilier soit *brat'*, soit sa variante réfléchie *brat'sja* avec la pléiade des préfixes *do-*, *na-*, *oto-*, *pere-*, *pri-*, *pro-*, *razo-*, *so-* et *zabrat'*. Pour en revenir aux faits romans, il est parfaitement légitime de s'en tenir au témoignage du français du XX^e siècle pour se rendre compte d'une situation pareille: à côté d'*apprendre* et *comprendre*, nous avons *entreprendre*, (*s'*)*éprendre*, (et tout spécialement, le part. passé *épris*) et (*se*) *méprendre*. *Déprendre* est un mot vieilli, mais *déprise* existe encore, en marge du lexique usuel, comme terme juridique. A remarquer le fait que, tout comme en allemand et en russe, presque tous les composés se sont éloignés du verbe primitif quant à leur signification; à cet égard, il n'y a que deux exceptions: (*se*) *méprendre* et *reprendre*. La radicale évolution sémantique du reste des formes en question est un important symptôme de leur âge, puisque ces changements sémantiques exigent du temps⁽⁸⁾.

Or, dans le cas vraiment exceptionnel de *tomar* qui nous concerne ici, on n'a pas encore, que je sache, dans l'intervalle qui nous sépare de Sebastián de Covarrubias (1611), suffisamment souligné un détail pourtant fort significatif: le manque presque absolu de composés sauf *retomar*, l'équivalent exact de 'reprendre' — le mot le plus pâle de la série entière, et de sens entièrement prévisible, donc nullement symptomatique quant à l'âge de la famille entière. On peut en conclure que, de ce côté-là, *tomar* ne donne point l'impression d'être un mot de très vieille souche. Quant aux dérivés à suffixe, y compris le «suffixe zéro», ils sont, en effet, assez nombreux⁽⁹⁾, mais ne projettent pas de lumière sur la préhistoire du verbe.

(8) Pour une discussion beaucoup plus détaillée des conclusions qu'on est en droit de tirer d'un pareil état de choses, voir mon travail assez récent «The Overlap of CÜRRERE, -CÜTERE, and CORRIGERE in Hispano-Romance», *R.Ph.*, t. 38:2 (1984), pp. 127-170.

(9) Dans la 2^e éd. (posthume) du *Diccionario etimológico de la lengua castellana* (Madrid, 1881) de Pedro Felipe Monlau, on trouve déjà un renvoi à une véritable constellation de dérivés (en *-a*, *-ada*, *-adero*, *-ador*, *-adura*, *-ajón*, *-amiento*, *-ante* et *-ón*), sans que ce trésor ait aidé l'auteur à trancher ou, au moins, à formuler d'une façon originale le problème étymologique: à ce propos, il se limita à récapituler, sans en entreprendre un rapprochement quelconque, les idées de Covarrubias et de Diez. Voir la réimpression de Buenos Aires, 1941, p. 1088a. On trouvera pratiquement les mêmes exemples, mais munis d'une datation plus précise (1450-1700), dans le t. 4, p. 493b, du *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana* (Berne et Madrid, [1957]), mais, malheureusement, aussi la même attitude passive quant aux conclusions stratigraphiques auxquelles prête le défilé d'exemples. Corominas reproche à ses confrères de ne pas s'être hâtés d'enregistrer *retomar*, qui pullule de nos jours dans la langue écrite (il n'en fournit pas d'exemples concrets).

4° On peut, enfin, isoler deux facteurs qui, à n'en pas douter, ont grandement enchevêtré le problème, en en retardant la solution. D'un côté, en ce qui concerne certains éléments du lexique roman, il est impossible de décider immédiatement s'ils ont été transmis par la voie savante ou par la voie populaire: seul l'examen scrupuleux de l'inventaire de chaque membre de cette catégorie peut trancher cette question épineuse. C'est le cas, par ex., de *dur*, *durer* et *mur*, mais non pas de *durée* ni, encore moins, de *mûr/mûrir*. Or, en supposant — pour se permettre ce jeu de l'esprit — que l'ancêtre de *tomar* fût un verbe latin, peut-être *TÔMARE, on se voit contraint de confesser que la route de sa pénétration reste une inconnue. A part cette ambiguïté troublante, renforcée par l'absence totale de variantes du radical *tom-* tant qu'on se meut en territoire espagnol et portugais, le type *tom-* réapparaît ailleurs, surtout dans les deux zones également importantes du catalan et de l'italien, où il représente une variante de *tomb-*, verbe doué d'une signification, à première vue, entièrement différente ('tomber par terre') et qui revêt une importance exceptionnelle dans le contexte du phonosymbolisme⁽¹⁰⁾. Le savant le plus modéré saura-t-il, à la longue, contrôler la puissante tentation de chercher une seule source (autrement dit, une solution généalogique commune) pour *tomar*₁ 'prendre' et *tomar*₂ variante de *tom(b)are*, caractéristique de certaines langues étroitement apparentées? Le problème est d'autant plus délicat qu'on a indépendamment établi, il y a longtemps, la relation étroite entre (a) *-mb-* ou *-m-* romans et (b) *-MB-* latin: témoins port. *ambos* ~ a. esp. *amos* 'tous les deux' < *AMBŌS* (masc.). Le chercheur le plus circonspect ne tardera donc pas à se voir entouré de toutes sortes de possibilités de groupement fort séduisantes.

Si les deux facteurs puissants qu'on vient d'évoquer avaient été inopérants dans notre domaine, l'historique du problème que nous sommes en

(10) C'est surtout O.J. Tallgren [Tuulio], romanisant finnois épris du catalan, qui a introduit cette dimension dans les débats auxquels donnait lieu la lointaine provenance de *tomar* et *tomber* en signalant le verbe majorquin *tomar* 'faire tomber, renverser' (par ex., une jeune fille), en face de *tombar* 'remuer de côté'. Et le comparatiste de Helsinki de se demander judicieusement: «Est-ce peut-être là un seul sens à deux nuances?». Il attira l'attention de ses lecteurs sur un sens — en effet, assez curieux — qu'avait acquis, en espagnol, *tomar* employé comme terme maritime ('virar el buque por avante para recibir el viento por la banda opuesta'), sans poursuivre cette voie jusqu'au bout en y épingleant l'étiquette de «catalanisme». Voir ses «Glanures catalanes et hispano-romanes», IV, *Neuphilologische Mitteilungen*, 16 (1914), pp. 64-105, N° 91: *TUMBARE (= pp. 82-84). On reviendra à ce chaînon de la discussion que déclencha la note imprudente de Hugo Schuchardt qui rentre dans la série «Wortgeschichtliches», *Z.R.Ph.*, t. 14 (1890), pp. 175-184; voir la p. 180.

train d'esquisser aurait sans doute été moins compliqué et de structure plus assimilable⁽¹¹⁾.

III.

Il est temps de commencer à reconstruire le va-et-vient des débats étymologiques antérieurs à l'avènement de la linguistique historique, et qui s'échelonnent le long de plus de deux siècles et demi. A partir de Diez, on a cessé de séparer les fortunes du verbe espagnol de celles de son homonyme portugais⁽¹²⁾.

a) L'épopée commença avec deux constatations d'ordre anecdotique, que personne ne prend trop au sérieux à présent, mais qui projettent quelques rayons de lumière sur l'helléphilie de cette époque⁽¹³⁾:

α) En 1611, Sebastián de Covarrubias (H)orozco, en enregistrant *tomar* dans son « Trésor de la langue castillane... », l'expliqua comme un retentissement du nom grec *tomós* 'partie, coupe, tranche, fragment'⁽¹⁴⁾.

(11) Au risque de banaliser cette analyse, je me permets d'ajouter que, si le mot en question avait commencé, par hasard, avec un *d-* et non un *t-*, nous aurions, à coup sûr, à notre libre disposition des idées énoncées par R.J. Cuervo et S. Gili Gaya ainsi qu'un magnifique corpus de citations de première main.

(12) A en juger par les renseignements épais que nous offre A. Nascentes, *Dicionário etimológico da língua portuguesa*, Rio de Janeiro, p. 773b, l'apport des lusophiles a été minime. F.A. Coelho, *Dicionário manual etimológico da língua portuguesa*, Lisbonne, [1890], se déclara prêt à suivre Diez, optant donc pour une base germanique. J. Leite de Vasconcelos, *Lições de filologia portuguesa*, Lisbonne, 1911, p. 443, déclara le problème résolvable, mais, tout de même, pas encore résolu, renvoyant le lecteur au dictionnaire — pourtant médiocre — de G. Körting. Éd. Bourciez, dans la 2^e édition, retouchée, de ses *Éléments de linguistique romane*, Paris, 1923, afficha le même scepticisme (attitude que, heureusement, il révisa plus tard). En Amérique, E.B. Williams, dans son excellente grammaire du type traditionnel, *From Latin to Portuguese...*, Philadelphia, 1938, à en juger par l'index très soigneusement dressé, s'évertua à passer sous silence un problème manifestement très gênant.

(13) Quant à Bernardo José de Aldrete, l'auteur du traité fort érudit *Del origen y principio de la lengua castellana ò romance que oi se usa en España* (Rome, 1606), il paraît avoir succombé à la même mode, mais, à en juger par le commentaire à ce texte qu'on doit à Lidio Nieto Jiménez (2 vol., Madrid, 1972-75), sans inclure *tomar* dans le contingent des hellénismes (authentiques ou prétendus). Il attribua à l'infiltration des mots grecs, souvent d'ordre technique, la genèse de *tomiza* 'espèce de corde en sparte', mais se trompa au point de départ, en confondant *tōmikē*' avec un type *thōm-* que les Romains avaient adopté comme THŌMIX.

(14) Cet enthousiasme un tant soit peu exagéré pour les hellénismes se rattache au mythe — répandu en Italie et en France autant qu'en Espagne — que les lan-

β) En 1739, au sixième tome de son dictionnaire (qui fit autorité et qui, pour sa part, en appelait aux préférences lexicales des écrivains jouissant d'un respect universel), l'Académie Espagnole étala devant les lecteurs un véritable paysage des emplois littéraires et folkloriques de *tomar*. Malgré tous ses efforts, elle commit la grave erreur de classer ce verbe comme descendant en ligne droite du gr. *ktomē* 'acquérir' ou 'posséder' (que les dictionnaires modernes du grec classique consignent sous les deux formes jumelles *ktáomai* et *ktéomai*, cette dernière ionique), tout en mentionnant l'idée de Covarrubias à titre d'alternative faible⁽¹⁵⁾. Quant à la forme du mot grec cité, le porte-parole des académiciens de Madrid l'accommoda un peu à ses rêves: *k-tom-* lui rappelait apparemment le radical *tom-* du verbe espagnol.

De ces deux conjectures rivales, les successeurs paraissent n'avoir retenu, en de rares occasions, que la première, sans lui accorder, d'ailleurs, ni accolades ni applaudissements.

b) L'étape suivante du scénario bouleversa complètement cet état de choses. Friedrich Diez, le porte-parole de l'ère romantique, dès le début de sa carrière avait acquis une connaissance solide de l'espagnol, langue qu'il maîtrisait beaucoup mieux que son successeur sur le trône du comparatisme, W. Meyer-Lübke; n'avait-il pas commencé sa carrière par une traduction partielle du romancero (1821)? Mais, poussé par un caprice ou un malentendu, il ne tarda point à se mettre dans la tête que *tomar*, en espagnol et en portugais, correspondait en première ligne à 'ôter' et non à 'prendre'. Tout le reste de son analyse découlait de cette erreur fondamentale. Ensuite, ébloui par certaines idées favorites de Jakob Grimm, et

gues romanes descendaient, dans une certaine mesure, du grec plutôt que du latin; voir, sous ce rapport, les recherches toutes récentes de Mirko Tavoni. Quant au passage en question du *Tesoro de la lengua castellana o española* de Covarrubias, on peut consulter avec profit l'édition de M. de Riquer (Barcelone, 1943), dont l'index (soigneusement établi par notre collègue), montre, à la p. 1088d, que l'illustre pionnier s'intéressait vivement à la phraséologie où rentrait *tomar* et au rôle que ce verbe jouait dans la parémiologie espagnole, sans que tous ces sondages secondaires, d'ailleurs fort louables, lui eussent prêté le moindre secours pour résoudre le problème primordial de l'origine du mot.

(15) Voir Real Academia Española, *Diccionario de la lengua castellana*, t. 6 (1739), p. 292a. L'examen microscopique des multiples emplois du verbe s'étend jusqu'à la seconde colonne de la p. 295, complétant et surpassant l'information déjà exubérante qu'avait fournie auparavant S. de Covarrubias.

convaincu que c'était surtout dans le domaine des adjectifs et des verbes que s'était manifestée l'influence germanique à l'aube du Moyen Age, Diez déclara, dans l'introduction à l'édition *princeps* de sa grammaire comparée, que *tomar* descendait d'un type *zuoman*⁽¹⁶⁾. Au bout de quinze ans, la préparation d'un dictionnaire comparé lui accorda une belle occasion de repenser ce problème; cette fois-ci, refoulant la vieille conjecture de Covarrubias comme trop fidèle à la forme au dépens du contenu («*tómos, tomé* stimmen nur mit den Buchstaben»), Diez se décida en faveur d'une base visigothique qui serait analogue à l'a. sax. *tómian* 'affranchir', puis *'détacher' et finalement 'ôter'; chemin faisant, il fit allusion à la coexistence, en espagnol, de *quito* 'détaché' et *quitar* 'ôter'⁽¹⁷⁾. Dorénavant, cette idée, inspirée par une mode et basée sur des données inexacts et des parallèles chimériques, envahit toutes les révisions et de la grammaire et du dictionnaire du sympathique professeur de Bonn⁽¹⁸⁾, portant préjudice à la solution équilibrée d'une question passionnante.

Grâce au respect universel dont jouissait Diez jusqu'à sa mort (1876), on a répété, ou plutôt résumé, à plusieurs reprises, la seconde de ses deux thèses successives, mais sans qu'elle entraîna nulle part un grand enthousiasme. Cependant, il est de rigueur d'insister, dès maintenant, sur un détail dont on reconnaîtra sous peu l'importance capitale: Diez ne cessa jamais de s'intéresser à l'importante famille lexicale presque panromane qui comprend l'it. *tombolare* 'tomber la tête la première' (verbe accompagné du nom *tombola*, qui finit par être emprunté par l'allemand), l'esp. *tumbar*, le prov. *tombar*, le fr. *tomber* (anciennement aussi *tumber*), etc. Il était prêt à reconnaître les liens qui unissaient cette famille au norr. *tumba*₁ 'id.'; indépendamment de cela, il caressait l'espoir d'établir une connexion avec *tumba*₂ pris au sens de 'tas' (= all. 'Haufen'); qui plus

(16) *Grammatik der romanischen Sprachen*, t. 1, Bonn, 1836, p. 56.

(17) A ce moment-là, Diez, à ce qu'il paraît, ne se rendait pas encore compte du caractère, au fond, juridique de *quito* (et, anciennement, même *quite*) à côté de *quitar* en espagnol médiéval. Il avait déposé la nuance sémantique 'sentir, souffrir', plus caractéristique, d'après lui, du catalan que du castillan, mais ne trouvait pour elle aucune case vide dans l'échafaudage de ses conjectures. Voir *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen*, Bonn, 1853, p. 539.

(18) Je n'ai pas d'accès direct à la 2^e édition, très énergiquement revue, de sa grammaire (dont le premier tome date de 1856), mais je tire ma conclusion du passage correspondant à la section «Deutsche Bestandteile» dans la traduction, qui eut un grand retentissement, de C.B. Cayley: *Introduction to the Grammar of the Romance Languages by F.D.*, Londres & Édimbourg, 1863, p. 69. Le premier volume de la 3^e édition, Bonn, 1870, p. 71, y prêta concours.

est, la branche spéciale du verbe qui montre la substitution du groupe interne *-mb-* par *-m-* seul (donc l'it. *tomare*, le lorr. *taumei*, le champ. et a. fr. *tumer*) lui était parfaitement familière — il y reconnaissait vaguement l'effet d'un contact passager avec un autre verbe germanique, qu'on identifie avec l'a.h.a. *tûmôn* et l'a. mod. *taumeln* 'chanceler'⁽¹⁹⁾. Malgré tous ces rapprochements, dont on ne communique ici que l'essentiel, Diez ne se laissa jamais enivrer par des visions capiteuses et a résisté jusqu'au bout à la tentation de réunir en une espèce de superfamille le type *tom-*, limité à la péninsule ibérique, et le type *tomb-/tumb-/tom-*, presque omniprésent, l'obstacle étant le contraste sémantique. Cette réserve, on s'en convaincra, était un grand mérite, témoignant d'une prudence digne d'éloge.

c) On sait que le programme trop ambitieux des néogrammairiens fut reçu par les romanisants d'il y a cent vingt ans avec une tiédeur, voire une froideur remarquable⁽²⁰⁾. Tout de même, les premières années de la décennie 1880 virent la publication de certaines monographies vraiment remarquables qui trahissaient l'influence salutaire de la doctrine nouvelle⁽²¹⁾. Malheureusement, il s'est produit aussi, par-ci par-là, l'effet contraire de l'obscurcissement complet d'un problème déjà compliqué auparavant par l'appel qu'on commençait à faire à des jeux inouïs d'inébranlables lois phonétiques. C'est presque tout ce que Fr. Settegast réussit à accomplir, précisément à ce tournant⁽²²⁾, en ramenant *tomar* au verbe (principalement déponentiel) MÛTUARI 'emprunter' qui, à son tour, à tra-

(19) Voici le passage-clé de cet étrange raisonnement, qui mérite d'être cité en allemand: «Daneben ist aber die Herleitung aus *tumba* in der Bed[eutung] 'Hügel, Haufe' (vgl. *tumba* 'houfa' [Gl. Flor. 990^b] wohl zu erwägen, denn wer burzelt, bildet einen Haufen, daher unser *über den Haufen fallen*, sp. *tropellar* 'umstürzen'...».

(20) Sous ce rapport, il vaut la peine de relire l'avant-propos de G. Gröber au premier volume (1877) de sa revue, la *Z.R.Ph.*

(21) Il suffit d'évoquer la mémoire des deux livres suivants, à cause des réverbérations qu'ils ont produites: Adolf Horning, *Zur Geschichte des lateinischen C vor E und I im Romanischen*, Halle, 1883; et Wilhelm Meyer [-Lübke], *Die Schicksale des lateinischen Neutrums im Romanischen*, Halle, 1883. La coïncidence des deux dates est frappante; elle le devient plus encore, si l'on prend en considération celle de la note de Settegast.

(22) «Romanische Etymologien», *R.F.*, I (1883), pp. 237-255, à la p. 250. A remarquer certains arguments auxquels avait recours l'auteur: pour convaincre le lecteur (de langue allemande, cela se comprend), il traduisait MÛTUARI dans les passages qu'il alléguait par 'entnehmen' ou 'annehmen'. D'autre part, il renvoyait le lecteur à une phrase espagnole comme *tomar color* sans la dater, même pas approximativement.

vers l'adj. MŪTUUS 'qui se fait par voie d'échange, mutuel, réciproque', rentre dans l'énorme cadre de la famille de MŪTŌ, -ĀRE 'changer (de lieu), échanger, déplacer'⁽²³⁾. C'est précisément l'équivalent français *emprunter*, que tout le monde s'accorde à dériver de IMPRŌMŪTUĀRE (attesté dans la basse latinité des glossaires et de la *Lex Visigothorum*) qui prouve, d'une manière éclatante, que le verbe en question n'outrepassait pas, dans le latin parlé, la sphère des transactions commerciales. Comment Settegast pouvait-il confondre les fortunes d'*emprunter* avec celles de *tomar*? Comment pouvait-il méconnaître la trajectoire pourtant prévisible de MŪTUĀRI, exposé au hasard de la pression « analogique » d'innombrables verbes (surtout en latin vulgaire) en -TĀRE? Et où puisait-il sa connaissance des étranges lois phonétiques qu'il invoquait à chaque pas⁽²⁴⁾?

Si les idées de Covarrubias et de Diez causaient encore une certaine inquiétude ou confusion vers 1870-80, la conjecture aventureuse de Settegast produisit une impression des moins favorables⁽²⁵⁾; qui plus est, elle contribua à paralyser l'initiative d'autres savants, qui commençaient à soupçonner qu'il s'agissait ici d'un problème insoluble⁽²⁶⁾.

Il n'y eut, que je sache, qu'un seul savant au XX^e siècle qui se soit avisé d'appuyer cette hypothèse absurde, sans, d'ailleurs, pouvoir offrir un seul argument nouveau en sa faveur; ce fut, on s'en souvient, Vicente

(23) Qu'on relise, à ce propos, le magistral article MŪTŌ de A. Ernout et A. Meillet, *D.É.L.L.*, 4^e éd., Paris, 1959-60, p. 426, et tout spécialement le passage: «L'idée de changement est inséparable de celle de mouvement, et les sujets parlants ont souvent associé MŪTŌ à MOVEŌ».

(24) Je soupçonne qu'en postulant des transpositions violentes comme MŪT-, *MŪT- > *tom-*, il restait, au fond, prisonnier de l'idéologie fantaisiste de Karl Abel — fort à la mode, en ce temps-là, dans les pays d'outre-Rhin.

(25) G. Körting, par ex., à en juger par son point d'exclamation, en était scandalisé et, en mentionnant l'hypothèse sous trois numéros (§ 6422, § 6425, § 9576) de son *Lateinisch-romanisches Wörterbuch*, 2^e éd., Paderborn, 1901, ne manqua pas d'y adjoindre une allusion discrète au scepticisme de G. Paris, dont il a été déjà question (*supra*). Il formula ainsi ses propres doutes: «Ebenso wenig wird man das von Settegast... aufgestellte Grundwort... annehmen können». Sous ce rapport, Körting, malgré sa gaucherie, fut le porte-parole de sa génération. Meyer-Lübke, au § 8975 de son dictionnaire (dès la 1^{re} éd.), qualifia l'idée de Settegast de « ganz unwahrscheinlich ».

(26) Ainsi, Th. Braune, en s'occupant de l'it. *tomolare* et de l'esp. et port. *tumbar*, omit simplement *tomar* de ses spéculations intéressantes; voir ses « Neue Beiträge zur Kenntnis einiger romanischer Wörter deutscher Herkunft » (II), *Z.R.Ph.*, 22 (1898), pp. 197-216, en particulier pp. 206-208.

García de Diego. Cette décision, à coup sûr, ne fut pas la plus ingénieuse de sa carrière bigarrée d'étymologiste⁽²⁷⁾.

d) C'est parmi les romanisants qu'a commencé sérieusement la résistance au dogmatisme des néogrammairiens; et à moins qu'on ne fasse grand cas de certaines boutades de G.I. Ascoli, c'est par un fameux opuscule polémique de Hugo Schuchardt qu'il faut commencer la chronique de cette contre-attaque⁽²⁸⁾. Mais quels que fussent, en général, les mérites de cette campagne, même un Schuchardt faisait parfois fausse route. On se souviendra de son intrépide défense du phonosymbolisme — parti pris entièrement légitime en principe; par malheur, en voulant protéger le caractère expressif de *tomber*, etc., il engloba dans ses fortunes un peu capricieuses aussi celles de *tomar*, verbe qu'avaient laissé orphelin les més-aventures de Covarrubias, de Diez et surtout de Settegast⁽²⁹⁾. Il ne s'agissait, à vrai dire, que de quelques lignes à cet égard dans la note de Schuchardt; mais étant donné son indéniable talent et, par conséquent, son prestige exceptionnel, cette conjecture n'était pas condamnée à rester longtemps *vox clamantis in deserto*. D'ailleurs, en relisant cette note précisément un siècle après sa rédaction, on gagne aisément l'impression que Schuchardt — peut-être par respect pour Diez — se permit une mi-plaisanterie, mi-question au lieu de présenter une thèse soigneusement formulée.

Les répercussions, on s'en doute, furent très nombreuses. Mais l'adhésion la plus importante fut celle — nullement immédiate — de Meyer-Lübke, précisément parce qu'il s'agissait de deux antagonistes, cha-

(27) Voir son biparti *Diccionario etimológico español et hispánico*, Madrid, 1957, p. 528 et § 4525 (*tomar, toma*). Et l'auteur d'ajouter: «Hay que suponer una antigua metátesis **tomuàre* por influjo acaso de TENERE, pero la perfecta congruencia semántica hace muy probable esta etimología». La circonstance qui rend cette erreur particulièrement grave, c'est que l'auteur n'ignorait nullement l'existence d'autres points de vue, notamment ceux de Meyer-Lübke et de Pio Rajna, mais avouait ses doutes. Dans la 2^e éd., posthume, de ce dictionnaire, qui date de 1985 et que l'on doit aux soins de Carmen G. de D. (la fille de l'auteur), on peut lire, aux pp. 395a et 830b, une confirmation de cet aveu; l'auteur y mentionne aussi les hypothèses, contraires à sa propre préférence, de Diez, Rajna, Meyer-Lübke et Corominas, sans s'écarter, pourtant, de son propre chemin. Son seul argument nouveau, mais nullement décisif, est que, dans certains textes du XIII^e siècle (Berceo, *Alexandre*), *mudado* paraît équivaloir à 'prêté' et *mudada* à 'argent prêté'.

(28) Il s'agit de la «Streitschrift» *Über die Lautgesetze — gegen die Junggrammatiker*, Berlin, 1885.

(29) «Wortgeschichtliches», *Z.R.Ph.*, 14 (1890), pp. 175-184, à la p. 180. Réduit à une formule, le changement sémantique en question prête à l'expression suivante: 'niederwerfen' > 'nehmen'.

cun d'eux se trouvant à la tête d'un autre courant⁽³⁰⁾. Si Schuchardt et Meyer-Lübke étaient d'accord sur quelque chose, disait tout le monde (ou peu s'en fallait), il ne pouvait pas s'agir d'une erreur manifeste.

Que l'espace disponible sous le num. 8975: *tum(b)* (onomatopée 'chute') du *REW*₁ ait été réservé, presque dans sa totalité, aux formations roumaines, italiennes, occitanes, catalanes et françaises (médiévales ou modernes), cela va presque sans dire; cet écrasant amas de données et de certaines hypothèses qui s'appuyaient sur elles laisseraient l'esp. et le port. *tomar* en marge des courants principaux du lexique roman. Naturellement, il s'agit d'une perspective fautive, d'une hiérarchie dénuée de tout fondement. Même si des mots comme le roum. *tumba* 'culbute', l'a. it. *tumbare* 'tomber la tête la première', le wall. *tumé* 'tomber', le vionn. *temá* '(ren)verser', l'it. *tomb-ol-are* 'tomber précipitamment', le cat. *tomar* 'étendre les mains', le fr. *tomber* et l'occ. *tombar* 'choir', le cat. *tombar* 'renverser, faire tomber' et surtout le cast. *tumbar* 'faire la culbute', etc., sont d'un grand intérêt pour les chercheurs qui se passionnent pour l'expressivité, il ne s'ensuit nullement de ce fait que *tomar*, comme ingrédient du lexique essentiel luso-hispanique, appartenait à cette catégorie des mots et descendait, en ligne droite, d'une onomatopée⁽³¹⁾.

(30) L'effet de l'appui de Meyer-Lübke fut d'autant plus puissant qu'il n'avait soufflé mot de *tomar* ni dans sa grammaire (on y a déjà fait allusion), ni dans les trois éditions de son *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft* (Heidelberg, 1901, 1909, 1920). Les deux traductions successives de ce livre de chevet de tout romaniste, que l'on doit à Am. Castro (1914, 1926), ne contiennent pas non plus la moindre allusion aux péripéties de *tomar*.

(31) Ce num. 8975, de structure compliquée et même irrégulière, du *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1911-20, mérite une analyse soignée. Heureusement, l'auteur ne soupçonne aucun contact avec le num. 8976, de structure encore plus touffue (amalgame de l'a.h.a. *tumb/a.b.a. dumb* 'sot' avec le lat. *INTUMESCERE?*), mais il paraît y avoir vu la possibilité d'une contamination avec *TUMBA* 'tombe' (num. 8977), étymon qu'avaient déjà invoqué P. Papahagi dans sa contribution aux *Analele Academiei Române*, 29 (19??), p. 245, avec laquelle Meyer-Lübke est en désaccord, et surtout S. Pușcariu, *Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache*, I: *Lateinisches Element*, Heidelberg, 1905, num. 1770, avec un renvoi à A. de Cihac, *Dictionnaire d'étymologie daco-romane*, I: *Éléments latins*, Francfort, 1870, p. 290. Les balkanologues ont souligné la coexistence, en macédo-roumain, de deux significations de *tumbă* 'tombe' et 'culbute' et, en daco-roumain, de la locution adverbiale *de a tumba*. Sans partager l'opinion de Diez et de Braune que les mots romans en *tomb-/tumb-* représentaient nécessairement les descendants d'un verbe germanique, Pușcariu y voyait un terme de chasse («in dem der geschossene Hase, der Burzelbäume schlägt, bevor er fällt, als Ausgangs-

La parution du fascicule en question du *REW*₁ datait d'environ 1913 — moment où le prestige du professeur de Vienne était parvenu à son zénith. Il ne manqua pas d'adhésions, en général d'une brièveté épigrammatique⁽³²⁾, à cette opinion; mais dès qu'une alternative sérieuse a surgi, six ans plus tard, Leo Spitzer, disciple direct de Meyer-Lübke, entreprit la défense du maître dans une note de ton violemment polémique (on en reparlera encore). Enfin, une nouvelle édition, révisée, du dictionnaire en question (donc le *REW*₃) permit à Meyer-Lübke, vers 1933, de réaffirmer sa position antérieure⁽³³⁾. Il ajouta certains détails, en partie précieux, sur-

punkt gedient haben mag»), peut-être dû au croisement d'un mot latin avec un terme germanique.

L'onomatopée allemande 'plumps' à laquelle eut recours Meyer-Lübke pour suggérer le moment où un objet tombe par terre (en produisant un bruit) a un pendant en anglo-américain (*oops!*); mais l'absence d'autres équivalents romans reste choquante.

Si l'on sépare, avec le *R.E.W.*, les mots simples des dérivés et des mots composés, on se demande pourquoi Meyer-Lübke se décida à grouper l'it. *tombolare* et le nom *tombola* 'chute' que les parlants en surent extraire avec le premier groupe et non pas le second.

Heureusement, dans la plupart des dictionnaires étymologiques de date récente préparés par les italianisants, l'esp. *tomar* n'a pas du tout été pris en considération. Ainsi, pour Br. Migliorini et A. Duro, *Prontuario etimologico della lingua italiana*, 3^e éd., Turin etc., 1958, p. 580ab, *tombolo* 'piccola duna, cuscino elettrico' provient de TŪMŪLU, tandis que *tomare* 'cadere a capofitto' (et *tomo* 'caduta'), *tombolare* (et *tómbolo* 'caduta, ruzzolone'), représenteraient des onomatopées. *Tombola* pourrait descendre de *tombolo* 'duna' («dal mucchietto dei premi»). *Tomba* reflète un mot du latin tardif (*tumba*), à son tour imitation d'un modèle grec; *tomaio* et la variante en *-a* se contentent du rôle d'adaptations d'un mot byzantin, *tomári* 'pièce de cuir'. Voilà un bel exemple de clarté didactique et d'attention à un élégant jeu de nuances.

- (32) Parmi les avocats de l'application de la théorie phonosymboliste il est de rigueur de mentionner G.B. Pellegrini, *Grammatica storica spagnola*, Bari, [1950], § 7.4: «forse di origine onomatopeica», ainsi que les rédacteurs de la 20^e éd. du dictionnaire de l'Académie Espagnole, Madrid, 1984, p. 1318a: «Como el port. *tomar*, de origen expresivo». Il est curieux que V. García de Diego se soit tenu à l'écart de cette phase du conflit dans sa fameuse critique du *R.E.W.*₁, à savoir, *Contribución al diccionario hispánico etimológico*, Madrid, 1923 (réimprimé en 1943); on se rappellera l'appui qu'il prêta plus tard à la thèse de Settegast.
- (33) La troisième édition, innovatrice, date de 1930-35. La deuxième n'est qu'une réimpression de la première, et la quatrième celle de la troisième. Il est permis de déclarer ici, comme à d'autres endroits, que — dans l'absolu — la troisième édition décidément surpasse la première; d'autre part, l'édition antérieure était bien plus remarquable sur le fond de 1911 que ne le fut l'édition postérieure sur le fond de 1930.

tout en ce qui concerne le rhéto-roman⁽³⁴⁾; fit l'éloge, presque obligatoire, de Spitzer; mentionna la conjecture de Rajna et la légère modification qu'y apporta Jakob Jud (on y reviendra), les appelant peu probables; mais s'abstint de qualifier sa propre hypothèse comme, tout au plus, une possibilité ou probabilité, scellant ainsi son adhésion presque aveugle au parti pris phonosymbolique.

e) On cherchera en vain, dans le dictionnaire qui nous occupe, la moindre allusion à une note pourtant pertinente de Edwin H. Tuttle au problème qui est sur le tapis. S'agissait-il d'une omission faite à dessein⁽³⁵⁾? Quelles que fussent les circonstances, Tuttle, qui travaillait à ce moment à l'Université de Yale, mais publia sa note dans une revue britannique, n'avait rien de très convaincant à offrir. Sa thèse était plutôt bizarre: il existerait, en espagnol pré-littéraire, un élément **to-*, pareil à l'interjection *¡to!* employée pour appeler un chien et interprétée par le dictionnaire de l'Académie comme syncope de *¡toma!* 'prends!' des pronoms enclitiques s'étant greffés sur **to*. On finirait par interpréter **to-melo* comme *tóme-lo* et par en extraire la 3^e pers. du sing. *toma*, puis — comble de la reconstruction — l'infinitif *tomar!* Il paraît superflu d'ajouter un commentaire à ce train d'idées singulièrement malheureux.

IV.

Le trait que presque tous les membres de cet ensemble d'hypothèses que l'on a présentées jusqu'ici avaient en commun, c'est que l'enfilade des principales bases, à l'examen, commençait par un *t-*, tout comme le résul-

(34) Le texte révisé contient, pour sûr, des éléments nouveaux (ou mieux formulés), mais ne révèle pas la moindre tentative, de la part de l'auteur, d'une réorganisation totale. Voici quelques exemples d'amélioration: Meyer-Lübke a intercalé quelques formes puisées aux dialectes alpins de Gröden et de Neufchâtel; il transmet avec plus de rigueur phonétique la forme régionale que lui léguait le dialecte du Vionnaz; il ajouta un témoignage pour le Rouchi; il ne confondit plus la Majorque avec le reste du territoire catalan; enfin, il renforça l'affirmation de l'esp. *tumbar* 'jeter de haut en bas' en y joignant le port. *tumba*. Mais tout cela, méritoire en soi, n'avance nullement la cause de *tomar* — au bout de vingt ans. Tout bien pesé, il s'agissait donc, pour Meyer-Lübke, d'une véritable débâcle.

(35) Au prix d'une plaisanterie, on confesse qu'on céderait aisément à la tentation d'inclure un beau jour la note de Tuttle, comme celle de Settegast, dans une anthologie «négative» de solutions étymologiques. Voici le mandat d'arrêt: Edwin H. Tuttle, «Hispanic *tomar*», *Modern Language Review*, 8 (1913), pp. 97-98.

tat (*tomar*) dont on débattait si passionnément l'origine. Qu'on s'imagine donc la surprise de tous les chercheurs quand, un an à peine après la fin de la grande guerre, un spécialiste de premier ordre, mais reconnu plutôt dans des domaines littéraires et même pas d'ordre hispanique, à savoir, Pio Rajna⁽³⁶⁾, proposa un revirement complet de l'exploration : selon lui le prototype de *tomar* serait un verbe latin suffisamment attesté, soit, mais relativement peu connu dans l'ambiance de la philologie romane du XIX^e siècle, à savoir, *AUTUMARE*⁽³⁷⁾. L'auteur, qui avait pensé longtemps à cette possibilité inattendue, fit un effort très sérieux pour la justifier de tous les côtés imaginables⁽³⁸⁾.

Il ne s'ensuivit aucune réaction immédiate de la part des confrères de Rajna ; peut-être, n'étant point convaincu, ne voulait-on pas offenser un savant septuagénaire de mérites indiscutables⁽³⁹⁾. Ensuite, la flatteuse invitation que reçut un comparatiste de premier ordre, Jakob Jud, d'un centre de recherches madrilène d'envoyer une contribution à un volume de mélanges philologiques honorant Ramón Menéndez Pidal offrit enfin l'oc-

(36) Rajna (1847-1930), professeur de langues et littératures romanes à l'Université de Florence (1884-1922), avait établi sa réputation d'érudit de premier rang par des travaux de longue haleine sur les origines de l'épopée française, sur « I reali di Francia », ainsi que sur Dante (y compris les œuvres mineures du poète florentin et son traité *De vulgari eloquentia*) et sur les sources du *Roland furieux* de l'Arioste. Tout de même, son intérêt subsidiaire pour la philologie et la linguistique proprement dites ne cessait d'être en réveil ; le titre et le contenu du notable volume publié en son honneur : *Studi letterari e linguistici dedicati a P.R.*, Florence, 1911, avec d'importantes contributions à la phonétique et à la dialectologie romanes, en est un éloquent témoignage.

(37) « Discussioni etimologiche : *tomar* », *R.F.E.*, 6 (1919), 1-13.

(38) Après une consciencieuse chronique des recherches précédentes (la seule bévue que j'y ai découverte, c'est que Rajna ne se rendit pas compte de l'allusion discrète qu'avait faite Diez, en 1853, à la thèse de Covarrubias en soumettant, chemin faisant, à une révision complète sa propre opinion de néophyte...), le savant florentin proposa, comme alternative, le verbe *AUTUMARE*, en prêtant attention à certains problèmes que suscitait cette nouvelle solution de l'énigme : la réduction de *AUT-* à *AT-* ; l'aphérèse du pseudo-préfixe *A-* ; l'affinité sémantique de *AUTUMŌ* avec *AESTUMŌ* d'un côté et, de l'autre, avec *OPINOR* et *CĒNSEŌ* ; certains parallèles entre plusieurs emplois de *AUTUMARE* et *ASSERERE*. La conclusion de l'auteur fut qu'au début *AUTUMARE* avait été un terme nettement juridique qui, tout comme *INTEGRARE*, d'ailleurs, subit un puissant élargissement de sens.

(39) Sur ces entrefaites fut publiée la thèse de doctorat de E. Weich, *Lateinisch CADERE im Französischen*, Gießen, 1922, prédestinée à figurer (ne fût-ce que superficiellement) dans la partie finale de la controverse.

casation d'évaluer la thèse un peu hétérodoxe de l'illustre médiéviste de Florence⁽⁴⁰⁾. Ce fut alors qu'éclata le conflit.

La note de Jud, rédigée en espagnol (avec le concours de son jeune collègue Arnald Steiger?), devait rentrer, de son propre aveu, dans un article de grande envergure sous le titre de «Nouveaux problèmes de géographie linguistique»; peut-être fut-elle détachée de l'ébauche de cet article de grande portée pour le romanisme de l'époque en question, déjà lointaine⁽⁴¹⁾. A vrai dire, dans la note qui nous intéresse directement, la répartition géographique compte pour beaucoup moins que le contour, la configuration des familles lexicales.

L'auteur commence par expliquer (ou récapituler) que AUTUMARE, dans le langage de la jurisprudence romaine, était un verbe curieusement isolé, qui partageait le préfixe anormal de AU-FERRE 'enlever'; qu'on associait constamment avec AESTUMARE 'estimer'; et dont on devine la liste de nuances sémantiques en partant de sa complète synonymie avec AS-SERERE.

Malgré l'excellence de l'étude précédente de Rajna, on n'y trouvait pas de réponse (selon Jud) à certaines questions essentielles: pourquoi, par ex., le type intermédiaire **atomar* est-il resté introuvable, et quelle est la raison de la limitation de *tomar* 'prendre' à la péninsule ibérique?

Il s'agirait, au fond (toujours selon le raisonnement de Jud), d'un cas de décomposition erronée, mais le processus n'est pas du tout semblable à celui qu'on observe dans la transformation, souvent régionale, de IACTARE en IECTARE, de CLAUDERE en CLÜDERE et de SCALPIRE en SCULPIRE, où l'on reconnaît la concurrence (avec des résultats prévisibles) de deux variantes du radical, dont l'une, au début, n'était propre qu'à des composés. Pertinents, au dire de Jud, étaient certains exemples de formations régressives, en vertu d'un suffixe mal compris: *AXA, au lieu de AXILLA, et *MAXA, comme remplacement de MAXILLA, -ELLA 'mâchoire', qu'il est licite de reconstruire en partant de formes dialectales que fournissent l'oc-

(40) «A propósito del español *tomar*», *Homenaje a Menéndez Pidal...*, 3 tomes, Madrid, 1925, t. 2, pp. 21-27.

(41) De tout ceci on tire l'impression que le projet ambitieux auquel faisait allusion Jud à cette occasion fut intitulé, dans sa dernière révision: «Problèmes de géographie linguistique romane» et, en effet, occupe beaucoup d'espace dans les t. 1 (1925), pp. 181-191, 192-236, et 2 (1926), pp. 163-207 de la *R.Li.R.* A part l'«Introduction» (où *tomar* ne joue qu'un rôle fort subordonné), il s'agit, à en juger par les sous-titres, de «Problèmes lexicologiques de l'hispano-roman», de «Éteindre dans les langues romanes» et de «S'éveiller dans les langues romanes».

citan et l'italien, ainsi que les patois français. Puis viennent les cas, encore plus nombreux, de préfixe méconnu: (IM)BECILLUS, (IN)COLUMIS, (IND)IGERE, (AMB)URERE; enfin, la confusion de EXTING(U)ÈRE 'éteindre' et EXTINGÈRE 'détertre', ou la création, en espagnol, de *cobrar* sur *reco-brar* < RECUPERARE.

Quant au triomphe, en espagnol, mais pas ailleurs, d'un terme de la jurisprudence romaine, qui faisait double emploi comme archaïsme abandonné en dehors de la péninsule ibérique, Jud y découvrait un certain parallélisme avec la survie de INTEGRARE > *entregar*, PERSCRŪTARI > a. esp. *pescudar*, QUESTIARE (élaboration de QUĒRI 'se plaindre') > a. esp. *quexar*, PRAECŌNE > *pregón*, RĒU > *reo* (au sens patrimonial de 'accusé, coupable'), PERFIDIA > *porfía* (et PERFIDIARE > *porfiar*), *DĒ-HONESTARE > *denostar*, INGENUARE 'affranchir' → (*y*)*engo* 'libre', etc.⁽⁴²⁾.

A la différence des tentatives antérieures, qui s'étaient succédées sur un rythme assez lent, l'article de Jud, destiné à renforcer et nuancer la thèse de Rajna, réussit à provoquer une réponse énergique et instantanée. L'auteur de ce nouveau commentaire archipolémique, Leo Spitzer, visait à une réfutation globale des idées et de Rajna et de Jud («une étymologie fantaisiste»), au prix d'un retour triomphal à l'hypothèse de Schuchardt vue et appréciée à travers le prisme du *REW*. Ces commentaires ne constituaient qu'un chaînon (le num. 7, pp. 121-126) dans une série assez étendue de notes étymologiques rédigées en français (à vrai dire, un français de feuilleton), mais publiées sous l'égide d'une prestigieuse revue madrilène. L'ensemble⁽⁴³⁾, et le travail particulier qu'on va envisager ici

(42) Le lecteur d'aujourd'hui a l'impression que ces dernières pages, débordant indubitablement d'idées originales, furent écrites un peu à la hâte. L'auteur ne prêtait pas trop d'attention à l'astérisque et, d'ordinaire, ne marquait pas la longueur des voyelles en latin, ce qui le poussa à confondre FID- et FID- et à étiqueter de mot savant *porfía* (erreur que Spitzer, encore plus pressé que Jud, ne manqua pas de répéter deux ans plus tard). Sans m'arrêter à de pareilles incorrections, je renvoie le lecteur à quelques-uns de mes travaux de date postérieure, m'excusant de ne pas y avoir systématiquement relevé l'opinion — pourtant intéressante, comme toujours — de Jakob Jud: «The Etymology of Hispanic *que(i)xar*», *Language*, 21 (1945), pp. 142-183; «La fragmentación de FIDŪCIA en hispanorrománico», *Nueva Revista de Filología Hispánica*, 26 (1977 [-79]), pp. 1-55; et, en collaboration avec S.N. Dworkin, C.B. Faulhaber, J.F. Levy, & J.K. Walsh, «AEQUUS Versus INGENUUS: Etymological Studies on Old Spanish (*y*)*engo* 'Free'...», *R.Ph.*, t. 32: 1 (1978), pp. 49-64.

(43) *Revista de filología española*, 13 (1926), pp. 113-128. Voici un échantillon de l'approche trop subjective de l'auteur, au moins selon le goût du lecteur moyen: «Je n'aurais jamais cru qu'un linguiste aussi imbu de réalisme scienti-

(«L'espagnol *tomar*») sont consacrés à des sujets hispaniques; mais il y est question presque exclusivement de *tomber* et de ses congénères équivalents, ainsi que de certains aspects doctrinaires du phonosymbolisme. L'auteur ne tarde pas à se solidariser avec le vaste travail de synthèse de Wilhelm Wundt sur l'ethnoglottologie, qui était fort à la mode à ce tournant de l'histoire, des deux côtés de l'Atlantique; il se révèle aussi un admirateur inconditionnel des spéculations vertigineuses de W. Oehl et communique au lecteur épaté quelques morceaux choisis de sa correspondance avec ce savant ésotérique, qui pour sûr avait l'élan et l'audace d'un W. von Humboldt⁽⁴⁴⁾.

On apprend donc que les types parallèles **kap-* et **xap-*, qui imitaient par un son («Bildwörter») l'action visible du 'saisir', représentaient des types de formation onomatopéïques fort répandus même en Asie, en Afrique et dans l'Amérique indigène, témoin le lat. *CAPERERE*; c'est à *tomar* et *gafar* qu'échut le rôle de remplacer, en ibéro-roman, *CAPERERE*, condamné, on ne sait pourquoi, à succomber aux ravages du temps. Tout cela, présenté avec un certain élan et engouement, se lit avec le plus vif intérêt, mais n'a presque rien à voir avec les antécédents de *tomar*, verbe complètement exempt de phonosymbolisme. Comme on s'y attend, Spitzer a aussi maille à partir avec Jud en ce qui concerne les fortunes de *entregar*, *porfiar*, *preguntar*, *reo* (dont ni l'un ni l'autre, d'ailleurs, ne connaissaient à fond la préhistoire): encore une fois, il ne s'agissait pas du sujet annoncé dans le titre de la note.

Le bilan, au fond, négatif de tous ces ambages fut que Spitzer, en réalité, ne mit en avant qu'une seule observation pertinente: c'est que l'indéniable floraison de *acatar*, *acoger*, *agarrar*, *aguardar* nous rend sceptiques sur la perte totale, dans la même zone, de **atómar*, type intermédiaire qu'il n'y a aucun moyen d'éviter si l'on insiste pour prendre AUTUMARE 'affirmer, dire, penser', comme point de départ pour arriver à *tomar*. Il faut donc abandonner la conjecture et chercher ailleurs. Le premier membre de cette conclusion est incontestable; mais il ne s'ensuit

fique comme l'est M. Jud pût approuver une étymologie aussi fantaisiste...» (p. 121).

(44) Les romanisants connaissent Oehl par sa contribution, attrayante et spirituelle, à la *Miscellanea Hugo Schuchardt* de 1922. Le travail auquel en appelle Spitzer était tout récent à ce moment-là, ayant paru dans l'*Innsbrucker Jahrbuch für Völkerkunde und Sprachwissenschaft*, t. 1 (1926), pp. 50 et ss. Spitzer sympathisait avec la terminologie de Oehl («Bildwort»), la préférant à celle de Wundt («Lautgebärde»).

nullement du sacrifice obligatoire de AUTUMARE, qu'il faille revenir à tâtons, irrémédiablement, à l'onomatopée *TUM(B), malgré l'immense autorité de Schuchardt, Meyer-Lübke, Wundt et... Oehl⁽⁴⁵⁾.

Dix ans plus tard, cette étrange manie de chercher, à tout prix, des onomatopées même là où il n'y en avait pas le moindre vestige, tout en ignorant d'autres pistes beaucoup plus plausibles, priva Spitzer de la chance de rencontrer la véritable solution du problème qui le tourmentait. Dans son long et, somme toute, méritoire compte rendu de l'édition de trois glossaires médiévaux qu'avait publiée à Madrid, au seuil de la Guerre Civile, son ami Américo Castro⁽⁴⁶⁾, Spitzer discuta, à la p. 127, l'équation énigmatique: *autamo* 'pasmal'. Il proposa, à cette occasion, l'explication suivante: « Peut-être le lapsus *p-asmar* s'est-il introduit à la suite d'une confusion entre *asmar* 'estimer' et *asma* 'asthme' ». Tout en acceptant cette exégèse, on peut aller plus loin en déclarant que, *asmar* 'estimer' étant en ancien espagnol le produit direct de AEST-UMARE, -IMARE, on trouve ici, au fond, un bel exemple de l'équation AUTUMŌ = AESTUMŌ, qui permet de réviser et d'améliorer l'hypothèse de Rajna et de Jud au lieu de la repousser précipitamment.

On se souvient tout de suite à quel point Juan Corominas (Joan Coromines) s'est endetté envers Jud et Spitzer pendant les longues années de son apprentissage. Il sera donc piquant de découvrir comment il a essayé de se tirer d'affaire dans un des cas (d'ailleurs pas fréquents) où ses deux maîtres, par une fâcheuse coïncidence, n'étaient pas du tout d'accord. Voici ce qu'on apprend en feuilletant les pages 490b-494b du t. 4 (publié en 1957?) de son énorme dictionnaire — il s'agit évidemment d'un des articles les plus pesants de l'entreprise entière⁽⁴⁷⁾. Il vaut la peine de traduire le premier alinéa, qui contient, en forme concentrée, sa réponse au problème des origines du mot en question:

« Mot restreint au castillan et au portugais, d'origine incertaine. Si l'on prend en considération son emploi fréquent et même prédominant dans les textes juridiques au cours de l'époque archaïque, avec

(45) Pour ne pas trop allonger cet article, je préfère ne pas passer au crible ses observations faites en marge du sujet principal de sa communication, même si quelques-unes semblent plus divertissantes que le reste.

(46) Voir *Modern Language Notes*, t. 53 (1938), pp. 122-146, pour un c.r. fort détaillé de Américo Castro, éd. des *Glosarios latino-españoles de la Edad Media*, Madrid, 1936.

(47) *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, 4 vols., Madrid: Gredos, et Berne: Francke, [1954-57].

la valeur de 's'emparer, confisquer, saisir, enlever', il devient vraisemblable qu'il s'agit du lat. AUTUMARE 'affirmer' au sens de 'déclarer le droit de quelqu'un à un objet'. Au lieu de AUTUMARE on pouvait dire *TUMARE en hispano-latin, tout comme FERRE 'porter' coexistait avec AUFERRE et FUGÈRE 'fuir' avec AUFUGÈRE. Mot attesté pour la première fois dans un document daté de l'année 1074 et provenant de la Castille, selon Oelschl[äger] »⁽⁴⁸⁾.

Et l'étymologiste de Barcelone de se plonger résolument dans la discussion touffue, beaucoup trop circonstanciée pour mon goût, des seules hypothèses qui, selon lui, valent encore la peine d'être prises en considération: la parenté qu'il vient de postuler, donc celle de AUTUMARE, et la base onomatopéique qui, au dire de quelques-uns, réunirait *tomber* et *tomar*⁽⁴⁹⁾.

(48) Il s'agit du livre de Victor R.B. Oelschläger, *A Medieval Spanish Word-List; a Preliminary Dated Vocabulary of First Appearances...*, University of Wisconsin, 1940.

(49) Corominas disposait des ressources suivantes en rédigeant son article: il connaissait à fond les travaux de Jud, Rajna et Spitzer; seule la deuxième des deux conjectures de Diez lui était familière; de Meyer-Lübke il n'avait consulté que la dernière édition du *R.E.W.*, ce qui risquait de fausser sa perspective quand il discutait la relation chronologique de certaines conjectures du maître et du disciple. Il jeta un coup d'œil sur, au moins, deux éditions du Bloch/von Wartburg, mais se priva du plaisir de feuilleter le *F.E.W.* Il mentionna tout brièvement l'opinion de Schuchardt et, en passant, les hérésies de Covarrubias, de l'Académie espagnole au XVIII^e siècle (ni au XX^e), et sans s'inquiéter de la réaction de Pellegrini. L'importante observation de Spitzer sur les *Glosarios medievales* échappa à son attention et ni les doutes de Körting, ni le silence pourtant éloquent de Menéndez Pidal ne le préoccupèrent. Mais il vint à bout de quelques particularités du présent usage dialectal catalan; il mentionna quelques traits pittoresques du parler argentin (ayant résidé lui-même à Mendoza) ainsi que certaines vellétés, pour ne pas dire caprices, du portugais rural de l'Alentejo. Il mit en relief la vogue d'AUTUMARE en rencontrant un exemple isolé de l'antonyme (facétieux?) NEGUMARE, mais il oublia de relever l'importance capitale de la note de A. Ernout: «*Autumäre*», *Latomus*, t. 1 (1937), pp. 75-79, dont a tiré profit la 4^e éd. (1959-60) du *D.É.L.L.*, à la p. 61b: «'affirmer, prétendre'; archaïque et poétique... repris à l'époque impériale et dans la basse latinité (langue de l'Église) par affectation d'archaïsme, avec le sens de 'croire, penser', sans doute sous l'influence de AESTUMŌ... Étymologie incertaine...». Enfin, il aurait pu initier le lecteur à certaines opinions sur *tumer*, *tomber*, *tombir* et *tomar* (ce dernier considéré comme ingrédient du lexique italien) émises par L. Sainéan, *Les Sources indigènes de l'étymologie française*, Paris, 1925-30; t. 2: *Réalités et mirages*, p. 291.

La partie négative de l'argument est de beaucoup la plus intéressante et, à mon avis, réussit complètement à rayer de nos comptes tout le raisonnement de Spitzer. Comme il ne s'agit pas d'un livre exceptionnellement rare, je doute qu'il faille paraphraser ici en détail les cinq arguments principaux que l'auteur avance contre la note de son prédécesseur. Tous les arguments me paraissent entièrement convaincants :

a) Si certains équivalents de *tumbar/tomber* perdent leur *-b-*, ceci est dû exclusivement à la pression d'une loi phonétique; b) tant que *cheoir* existait en français, c'est-à-dire, jusqu'au XVI^e siècle, *tomber* était un verbe affectif ou humoristique, ce qui ne fut jamais vrai de *tomar*; c) *tomar* surpasse en âge toutes les formations onomatopéiques alléguées; d) le prétendu équivalent catalan n'a jamais eu la signification que lui attribuent Spitzer et Meyer-Lübke et n'a nullement joué le rôle d'intermédiaire qu'on s'est obstiné à lui imputer; il s'agit tout simplement d'une variante de *(em)pomar* (verbe dérivé de PALMA 'paume'), qui s'est formée au contact avec l'esp. *tomar*; e) le développement abstrait → concret dans le domaine des verbes, n'a rien d'étrange ou d'exceptionnel; sous ce rapport, *tomar*, *sacar* et *quitar* forment une espèce de triade sémantique.

Éliminées donc, avec un degré d'élégance et de fermeté qui inspire le respect, toutes les objections de Spitzer, Corominas passe au côté positif de l'opération prévue. Il étale, devant le lecteur étonné, une enfilade d'exemples puisés au fond lexical de l'ancien léonais et de l'ancien portugais — fond, pour ainsi dire, figé dans des documents, surtout notariaux — avec le sens très net de 's'emparer (de)'; puis il offre une seconde collection de témoignages, non moins précieuse, puisée aux meilleures sources littéraires médiévales. Tout de même, il se voit obligé d'admettre, en fin de comptes, que peu à peu, à partir du XII^e siècle mais surtout au cours du XIV^e, un autre sens s'est infiltré, à savoir, celui de 'saisir (violemment)', qui, heureusement, n'ébranle pas son étymologie favorite (donc AUTUMARE) tant qu'on le reconnaît comme nettement secondaire.

En dressant le bilan, Corominas admet, prudemment, que AUTUMARE est loin de représenter une solution parfaite. Il se déclare donc prêt à prendre en considération, à titre de pâle alternative, la solution germanique du problème qu'avait, naguère, proposée Diez, à condition qu'on admette que la trajectoire sémantique de TÔMJAN, *TOMAN > *tomar* est beaucoup moins satisfaisante que celle de *quitar*. La conclusion de ce long exposé est plutôt mélancolique: l'auteur admet qu'il existe encore un résidu d'inconnues que peut-être, un beau jour, une trouvaille fortuite nous aidera à éliminer définitivement de nos comptes. Il s'agit donc d'une

apothéose presque crépusculaire, mais tout de même d'un petit triomphe posthume pour Rajna et Jud, bafoués naguère par l'impétuosité de Spitzer⁽⁵⁰⁾.

Il a été déjà question de la tentative que fit V. García de Diego, vers 1957, — effort prédestiné à un échec complet — de ressusciter l'hypothèse insoutenable de Fr. Settegast; point n'est besoin d'y revenir.

V.

Il n'est pas inexact d'affirmer qu'à partir de la parution de l'article de Rajna en 1919, on n'a pas discuté la candidature de AUTUMARE au poste de la base étymologique de *tomar* (ou, tout simplement, essayé d'en tracer la biographie assez mouvementée) sans mentionner, ne fût-ce qu'en passant, AEST-ŪMARE, -IMARE 'estimer'. Dans certaines variantes du latin tardif, juridique, ecclésiastique, les deux verbes, d'origine distincte, se sont influencés, voire croisés et sont ainsi devenus à peu près interchangeables. Il suffit de relire à ce propos les opinions de Jud, Spitzer, Ernout, Corominas, et d'autres spécialistes encore — quelle que soit l'attitude de chacun d'eux envers les solutions proposées au problème des origines de *tomar*⁽⁵¹⁾.

Ce qu'on n'a pas encore réalisé d'une façon suffisamment sérieuse, c'est l'analyse microscopique de AEST-UMARE, -IMARE, mentionné si souvent entre parenthèses⁽⁵²⁾. Or, l'existence de ces deux variantes n'est pas, pour commencer, un fait isolé ou fortuit, d'ordre anecdotique. Tout au

(50) Dans son « édition critique », sujette à caution (1967), du *Libro de buen amor* de Juan Ruiz (Madrid: Gredos), Corominas s'occupe de deux passages intéressants où figure *tomar* (pp. 130c, 1253d), mais sans revenir au noyau du problème des origines. On ne trouve qu'une version laconique, bien rédigée, de l'exposition antérieure de la question dans le *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana*, Madrid, 1961, p. 557a.

(51) Il y a quinze ans, j'étais encore enclin à opérer avec un croisement de A(U)TUMARE et AESTUMARE comme point de départ pour *asmar/osmar*, ainsi que le prov., cat. *esmar*, résigné à accepter une base gothique pour *tomar* (*R.Li.R.*, t. 39 [1975], p. 265). Au bout de quelques mois je compris que AESTUMARE — en conséquence d'une association secondaire, assurément comique ou ironique, avec AES — avait pu donner lieu à la cristallisation de *TUMARE (*R.Ph.*, t. 30: 1 [1976], p. 116); mais à ce moment-là je ne me rendais pas encore compte du rôle qu'avait, à coup sûr, joué la nouvelle vague (donc, la formation de AESTIMARE) dans ce curieux processus de désagrégation.

(52) Il existe une vaste littérature sur la concurrence de -ŪMUS et -IMUS, -UMARE et -IMARE dans certaines couches et certains milieux du lexique latin; INFIMUS et PLŪRIMI sont les deux autres mots au segment -ŪM-/IM-/. Voir F. Sommer,

contraire, il y a toute une pléiade de doublets adjectivaux (au degré superlatif) de cette sorte, par ex. OPT-UMUS, -IMUS 'meilleur', PESS-UMUS, -IMUS 'pire', MAX-UMUS, -IMUS 'majeur, plus grand', MIN-UMUS, -IMUS 'mineur, plus petit'. Toutes les langues européennes modernes (non seulement celles de la famille romane) se sont accordées de généraliser ici le segment -IM- au dépens de -UM-: ainsi, on dit et écrit en français *optimiste*, *pessimiste*, *maximum*, *minimum*, noms, à n'en pas douter, d'apparence savante, et l'on procède de la même façon en espagnol et en italien, voire en anglais, en allemand et en russe. Les variantes en -UM- ne concernent, autrement dit, que les spécialistes des antiquités indo-européennes et les techniciens de la stratigraphie du latin. Or, ces archéologues du langage humain ont établi un fait chronologique d'importance capitale: les variantes au segment -ŪM- précèdent celles au segment -IM-. Dans les territoires de la République et de l'Empire conquis de bonne heure par les légionnaires romains, puis colonisés (comme c'était le cas dans la péninsule ibérique), se sont donc produits deux rayonnements lexicaux émanant de Rome: la vogue antérieure apporta AESTUMŌ, -ĀRE, pour céder le pas à une vogue postérieure, qui amena AESTIMŌ, -ĀRE. Il dut y avoir un «moment» (ce qui, naturellement, veut dire dans ce contexte au moins un siècle) où les deux variantes coexistaient, en luttant avec acharnement pour la suprématie. On sait que AESTIMĀRE finit par remporter une victoire: les produits savants (le verbe *estimer*, le nom *estime*, l'adj. *estimable* et leurs contreparties dans les langues apparentées) le démontrent, tandis que le témoignage des produits de la transmission populaire (a. esp. *asmar*, *esmar*, *osmar*, etc.⁽⁵³⁾) au moins ne s'y oppose guère. Mais cet indéniable triomphe des formes au segment -IM- ne nous défend point d'admettre, en principe, que la retraite de AESTUMĀRE ne dût pas entraîner, inéluctablement, son effacement complet.

En effet, la thèse principale de l'article présent nous porte, précisément, à supposer que, dans la langue parlée d'une tranche assez grande de la péninsule, AESTUMĀRE, déjà en plein désarroi mais pas encore moribond, put survivre, masqué, pour ainsi dire, par une plaisanterie qu'on

Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre, 2^e éd., Heidelberg, 1914, p. 105; E. Kieckers, *Historische lateinische Grammatik*, 2: *Formenlehre*, Munich, 1931, pp. 91-92, 105; R.G. Kent, *The Sounds of Latin: A Descriptive and Historical Phonology*, 3^e éd., Baltimore, 1945, §§ 34, 125.

(53) *Asmar* et *osmar* sont caractéristiques de l'espagnol médiéval, tandis que *esmar* se rencontre surtout dans les textes de provenance catalane et provençale. L'ensemble de ces formes nous donne une excellente leçon de phonétique historique.

s' imagine sans nulle contrainte et dont on peut apprécier encore aujourd'hui le mordant. Étant donnée l'existence de AES, AERIS 'cuivre, bronze, alliage de deux métaux, monnaies, argent', rien n'empêchait les plaisantins parmi les contribuables de décomposer facétieusement AESTUMARE (pris au sens de 'apprécier, évaluer' plutôt que 'priser, estimer') en AES et *TUMARE, avec une moqueuse et même sarcastique allusion, tout à fait transparente, aux percepteurs qui imposaient les impôts, en saisissant, enlevant et, par conséquent, «prenant» les impôts. (A comparer *airain* en français et *arambre* > *alambre* en espagnol, mais *arame* en portugais, tous les trois produits directs de AER-AMEN⁽⁵⁴⁾).

Si Corominas, en choisissant — avec tiédeur — AUTUMARE comme son unique point de départ, éprouvait une certaine difficulté en admettant que *tomar*, en ancien espagnol, montrait, de temps à autre, ce sens violent de 'saisir', 'occuper', 's'emparer de', le partisan de la conjecture présente n'aura pas la moindre difficulté à déclarer qu'il s'agissait là non d'un élargissement secondaire de la latitude originale du verbe, mais plutôt de son sens primitif et primordial.

Mais, pourrait-on objecter à cette analyse, existe-t-il des preuves vraiment solides ou, au moins, des parallèles convaincants de cette présumée rébellion des locuteurs hispano-romans contre les autorités commises à l'impitoyable perception des impôts?

Heureusement, je suis en état de citer, au moins, un exemple que j'ose appeler irréfutable. Il y a plus de quarante ans, une étude assez serrée des fortunes des suffixes -ANTIA et -ENTIA en roman dirigea mon attention vers l'a. esp. *primencia(s)* 'prémice(s)' au sens figuré de 'premier rendement' (d'une récolte, d'une vendange) que l'administration royale ou impériale pouvait s'arroger le privilège de percevoir comme un impôt. La base en question, n'étant employée qu'au pluriel, était, au cas-sujet, PRIMITIAE, et, au cas-régime, PRIM-ITIAS, dérivé transparent de PRIMUS 'premier'. Il est curieux que le français souligne ce caractère de 'premier pas', 'prélude' en substituant **pri-* par *pré-* ou *pre-*, dérivés du préfixe PRAE-doué de la force indispensable pour suggérer la 'précédence', qui n'est qu'une forme emphatique du 'début'. Or, l'ancien espagnol allait plus loin à cet égard, ayant recours à *primencias*, moyennant un changement de suffixe fort expressif; sous le coup de ce remplacement discret, *primencias* se trouvait placé tout près du centre d'une importante famille de mots

(54) Point n'est besoin de récapituler ici ce que rapporte sur AES et AESTIMARE un guide aussi solide et digne de confiance que le *Dictionnaire étymologique* de Ernout et Meillet.

verbale, à savoir, *premer/premir* 'presser, exercer une pression ou une contrainte'. Inutile d'insister sur la ressemblance du ton qui présidait à la transformation de AESTUMĀRE en AES + *TUMĀRE et de PRĪMITIAS en *pri-, pre-m(i)encias*⁽⁵⁵⁾.

En dressant le bilan, on n'hésitera donc pas de donner la raison à ceux qui ont eu le courage et l'imagination de briser avec une tradition néfaste, qui insistait sur une base en *t-* pour la seule raison de ce qu'il s'agissait de trouver un ancêtre pour *tomar*. Notre libération de cette chimère si fâcheuse, dont le règne s'est étendu de Covarrubias à Meyer-Lübke, Spitzer et García de Diego, s'est produit en deux étapes: Rajna, Jud et Corominas, à titre de premier pas, nous ont accoutumés à la possibilité d'une alternative (en principe), mais leur choix particulier, AUTUMĀRE, ne fut pas entièrement heureux, comme Corominas eut l'honnêteté d'admettre au prix de rompre avec Spitzer et de ne pas coïncider entièrement avec Jud. Le choix de AES-TŪMĀRE, prédécesseur direct et bien attesté de AESTIMĀRE, représente la seconde étape, qui paraît ne pas se heurter à aucune difficulté sérieuse⁽⁵⁶⁾.

Université de Californie, Berkeley.

Yakov MALKIEL

(55) On consultera, sur ce détail, ma monographie *Development of the Latin Suffixes -ANTIA and -ENTIA...*, University of California Publications in Linguistics, t. 1: 4 (1945), pp. 41-187 (et surtout p. 126), ainsi que l'article presque contemporain, «Three Spanish-Portuguese Etymologies: *pendencia, primencia, fimencia*», *Romanic Review*, 35 (1944), pp. 307-323.

(56) Tout en maintenant qu'on n'est pas astreint à se prononcer sur les péripéties de *tomber* et de ses nombreux congénères en reconstruisant la biographie de *tomar* — n'en déplaie aux partisans de certaines idées fixes de H. Schuchardt — je manquerais de courtoisie en n'évoquant pas le sérieux de quelques pages du *F.E.W.* dont l'auteur s'attaqua avec succès aux problèmes de certaines formations galloromanes de classification controversée. Y a-t-il lieu de soupçonner qu'il reste un résidu de contradictions entre la seconde partie du t. 13, fasc. 116 (1967), pp. 403a-411b, où l'on postule deux onomatopées: *tūmb*₋₁ et *tūmb*₋₂ (et, en plus, un verbe *tūmb*- préroman et *tūmba* 'tombeau': quel embarras de richesses!), et le t. 17, fasc. 92 (1964), où il est question d'un franc. **tūmōn* 'se tourner'?

Quelles que soient les réponses définitives, à l'avenir, à ces questions gênantes, je me permets d'insister que l'article présent ne vise nullement à jeter du discrédit sur le phonosymbolisme, mais seulement sur certains abus, qui en menacent de secouer les fondements. On relira avec profit à ce propos les excellents essais de Karl Jaberg qu'ont réunis ses amis dans un volume posthume: *Sprachwissenschaftliche Forschungen und Erlebnisse: Neue Folge*, éd. S. Heinemann, Rom. Helv. t. 75; Berne, 1965.

